

La sceptique, la stoïque et la cynique – trois personnages philosophiques

Philipp Blum, Université de Lucerne, philipp.blum@philosophie.ch

leçon probatoire, Université de Neuchâtel, 9 mai 2018
thème général: connaissance et action

Veuillez trouver la version complète, avec la bibliographie, à l'adresse:

<http://philipp.philosophie.ch/research>

(nom: "philosophy", mot de passe: "iswhatiliketodomost ", avec une espace à la fin)

La sceptique: vivre sans croyances

La sceptique n'est pas impressionnée par nos aspirations au savoir et pense que nous devrions y renoncer, pour une de ces deux raisons: soit parce qu'elles sont fausses et nous ne savons rien (le scepticisme dit 'académique'); soit, parce qu'elles sont mal-fondées et nous ne savons pas si nous savons quelque chose (le scepticisme dit 'pyrrhonien'). Les sceptiques académiques, parfois motivés par le trilemme d'Agrippa – selon lequel la justification de nos croyances est soit infinie, soit circulaire, soit fondée sur quelque chose d'injustifié – pensent que rien n'est certain et qu'il n'a pas de preuve de quoi que ce soit. Les sceptiques pyrrhoniens, par contraste, ne pensent pas que nous n'avons pas assez de justification, mais que nous en avons trop. Parce qu'ils considèrent que pour chaque assertion p , nous avons, ou pourrions avoir, autant de raisons en faveur que de raisons contre, ils recommandent la suspension du jugement et l'abolition de la croyance. Puisque cette recommandation est universelle, elle inclut les croyances concernant la justification: la thèse sceptique s'abolit elle-même, comme un laxatif qui nous purge des contenus de nos estomacs, et de lui-même inclus.

L'«équipollence» des raisons, pour les pyrrhoniens, non seulement rend rationnelle la suspension du jugement, mais l'entraîne naturellement, amenant *ataraxia*, tranquillité de l'esprit, ce qui est leur version du bonheur (*eudaimonia*) que nous recherchons dans la vie. Pour Sextus, la suspension du jugement est non seulement compatible avec la recherche de la vérité, mais est également motivée par elle: c'est *parce que* nous valorisons la vérité, que nous devrions être des sceptiques, c'est-à-dire des chercheurs (la signification originale grecque de "sceptique"). La sceptique doit vivre par des apparences, mais ne peut pas les accepter comme véridiques, parce qu'elles, dans le cas de l'équipollence, sont contradictoires et qu'elle valorise la vérité.

Vivre par les apparences sans les accepter est une attitude plus difficile, mais aussi plus intéressante, que de restreindre simplement la portée de nos assertions. C'est une vie sans croyances, où nous restons entièrement passifs par rapport à ce qui nous semble vrai.

La stoïque: vivre sans émotions

A proprement parler, c'est le constat de la présence d'une valeur, en soi neutre et 'froide', qui m'informe de la présence du danger. En soi, elle laisse ouverte la question comment réagir à elle: si je suis très courageux, ou suicidaire, je pourrais prendre une réaction très différente de ma fuite actuelle. Le courage, comme l'a vu Aristote, présuppose une conscience du danger: pour être courageux, je *dois* ressentir la peur (ou plutôt le danger), mais je dois la surmonter. "Ressentir la peur", cependant, n'est pas la complétion d'un verbe transitive: ressentir la peur est comme "danser une danse", "marcher une marche"; que la peur est appropriée si elle est face à ce qui en est digne nous ne donne qu'un critère interne de sa correction. Je ne ressens pas, à proprement parler, la peur, mais la valeur qu'elle me dévoile, et c'est ce constat qui me motive à prendre la fuite. La peur n'est pas seulement une réaction à ce constat, mais elle est en soi optionnelle, facultative, même quand elle est appropriée.

La stoïque, motivée par une vision pessimiste du monde et convaincue de l'inévitabilité des dangers et des souffrances, conseille d'éviter, si possible, la réaction émotionnelle au constat de la présence de la valeur: prenons la

fuite, bien sûr, mais refoulons les réactions affectives, pour éviter les turbulences psychologiques qu'entraînent les émotions. Elle conseille de rester avec l'"apparence" de la valeur.

Par rapport à ses constats de valeurs, la stoïque demeure totalement passive: elle subit ce qu'elle ne peut pas changer, mais réussit à diminuer l'impact affectif de son environnement axiologique au maximum, de vivre sans émotions.

La cynique: vivre sans désirs

La cynique recommande de renoncer à tous les désirs: elle ne veut rien. Elle ne veut rien dans le sens que vouloir quelque chose est le prendre pour bon. Prenant non seulement le vertueux pour auto-suffisant, mais l'auto-suffisant pour vertueux, elle déconseille toute interaction – cognitive, affective et conative. Pour tout ce qui est inévitable, elle recommande le détachement ironique – laisse-toi porter par le courant, caressant dans le sens du poil, mais ne te laisse pas contraindre à approuver de ce que tu es obligé de faire. En refusant ouvertement de jouer le jeu, la cynique se distingue du personnage que Frankfurt appelle le "bullshitter", le raconteur de bêtises, qui prétend se soucier des valeurs qu'il ne respecte pas.

Par rapport aux désirs que lui sont imposés par sa nature, la cynique prend l'attitude la plus passive possible: même si elle doit les suivre, elle refuse de souscrire aux valeurs et aux normes qu'ils incarnent. Partant de l'observation que l'insatisfaction de nos désirs nous rend malheureux, elle conseille de ne pas avoir de désirs du tout.

La cynique ne veut rien dans le sens qu'elle ne construit rien comme voulu, désiré ou bon; elle est un contre-exemple à la thèse ancienne qu'on n'agit que sous "l'apparence du bien" ("under the guise of the good"). Elle suit ses inclinations et ne demande rien d'autre que ce nous nous ôtons de son soleil.

Le problème de l'action

L'accusation des sceptiques d'*apraxia*:

Ce qui vraiment renverse le pyrrhonisme ou les principes excessifs du scepticisme, c'est l'action, le travail et les occupations de la vie courante. [...] ...un pyrrhonien ne peut pas s'attendre à ce que sa philosophie ait une influence constante sur l'esprit, ou si elle en avait une, que son influence soit bénéfique à la société. Au contraire, il doit reconnaître, s'il reconnaît quelque chose, que tous les humains périraient nécessairement si ses principes prévalaient universellement et systématiquement. Tout discours, toute action cesserait immédiatement, et les hommes demeureraient dans une totale léthargie jusqu'à ce que les nécessités de la nature, non satisfaites, mettent fin à leur misérable existence. (Hume, Enquête sur l'entendement humain, §XII, trad. de Philippe Folliot)¹

La réponse de Sextus dans les *Esquisses Pyrrhoniennes*:

Nous vivons donc de manière que nous acquiesçons & que nous accordons notre assentiment aux Choses apparentes, & que nous observons ce qui appartient à la conduite commune de la vie; (sans établir néanmoins aucun Dogme) parce que nous ne pouvons pas être absolument sans action. Or l'observation de ce qui appartient à la conduite de la vie, s'étend à quatre choses: à l'instruction ou aux suggestions de la Nature; à l'impulsion nécessaire de nos dispositions passives; à l'établissement des Lois & des Coutumes, & à la culture des Arts. (*EP* I, 23, trad. Huart, 1725: 12-13)²

Le conseil est de suivre les apparences, sans y donner notre assentiment, sans les accepter et donc sans croyance.

En bref, la sceptique agit, mais elle n'agit pas sur la base de ce qu'elle croit être vrai, mais sur la base de ce que lui apparaît ou semble être vrai. Sextus dirait que mon action de boire le verre d'eau est motivée par le fait que j'entretiens la pensée, sans l'assumer comme vrai, et par l'*absence* de la croyance qu'elle n'est pas potable. Entretenir une pensée n'est pas encore avoir une croyance, de la même manière que savoir-comment n'est pas un cas de savoir-que.

1. "The great subverter of PYRRHONISM or the excessive principles of scepticism, is action, and employment, and the occupations of common life. [...] ...a PYRRHONIAN cannot expect, that his philosophy will have any constant influence on the mind: Or if it had, that its influence would be beneficial to society. On the contrary, he must acknowledge, if he will acknowledge any thing, that all human life must perish, were his principles universally and steadily to prevail. All discourse, all action would immediately cease; and men remain in a total lethargy, till the necessities of nature, unsatisfied, put an end to their miserable existence." (Hume 1999: 206, 207)

2. La traduction de Annas et Barnes est la suivante: "Thus, attending to what is apparent, we live in accordance with everyday observances, without holding opinions – for we are not able to be utterly inactive. These everyday observances seem to be fourfold, and to consist in guidancy by nature, necessitation by feelings, handling down of laws and customs, and teaching of kinds of expertise." (Sextus Empiricus 2000: 9)

Parfois, notre assentiment est involontaire:

Ceux qui disent que les Sceptiques nient ou détruisent les apparences évidentes des Sens, paraissent ne pas entendre ce que nous disons. Nous ne renversons point les Choses, qui, par ce qu'il y a de passif dans notre imagination, nous obligent bon gré, malgré, de donner notre assentiment à quelque Chose, come nous l'avons dit: Or ces Choses là sont les apparences des Sens. Quand nous recherchons si un objet est tel qu'il nous paraît, nous en avouons l'apparence; nous ne disputons pas, & nous n'avons aucun doute sur ce qui nous paraît d'une Chose, mais seulement sur ce qu'on dit de cette Chose, qui paraît. Or cela est autre chose que de disputer sur ce qui paraît. Il nous paraît, par exemple, que le miel cause en nous une saveur douce; nous convenons de cela, car nous en sentons la douceur: mais nous doutons, si le miel est doux, quand on voudra juger de cela par la raison & par l'intelligence. Or ce n'est pas là ce qui paraît, que ce jugement de l'entendement; mais c'est ce que l'on affirme sur une apparence. (*EP* I, 19-20, trad. Huart, 1725: 12-13)³

Comment la stoïque peut-elle agir en vue des émotions des autres? Ne manquera-t-elle pas d'empathie, de pitié, d'amour? Si la sympathie est la "faculté de partager les passions des autres" (Smith, *Théorie des sentiments moraux*, 1759; I, 1, 3) et si elle est le fondement de l'édifice de la morale (Hume, *Traité de la nature humaine*, II, 1, 11), la stoïque sera forcément immorale.

Notons que cette critique reste sur une thèse forte: non seulement que nos émotions nous donnent accès aux valeurs, mais qu'ils constituent, au moins dans certains cas, la seule voie d'accès. Peut-être une telle thèse peut être défendu en analogie à la chambre noir et blanche de Marie, ignorante de la phénoménologie des couleurs. Peut-être est il nécessaire, pour quelques actions moralement bonnes, qu'elles sont motivées par une compréhension, elle-même émotionnelle, des émotions des autres. Une approche plus minimaliste, cependant, est possible: tout ce dont la stoïque a besoin pour agir de bonne manière est ce que nous ressentons au cinéma – non pas les vraies émotions, mais le constat de valeurs relatives, une perspective sur la situation axiologique de l'autre.

Ce dont la stoïque a besoin pour agir avec l'empathie par rapport à quelqu'un qui ressent de la peur n'est pas la peur même, mais le constat qu'un danger-pour-l'autre est présent. Le danger-pour-l'autre est une valeur relative dont la présence justifie et motive l'action de la stoïque, mais qui n'incite pas de peur.

De nos trois personnages, c'est la cynique qui a le plus souffert du ridicule des philosophes. Aristote pensait que l'attitude cynique était impossible:

...il n'y a personne qu'on ne voie éviter telle chose, n'éviter pas telle autre. De sorte que tous les hommes ont, ce semble, l'idée de l'existence réelle, sinon de toutes choses, au moins du meilleur et du pire. Mais quand même l'homme n'aurait pas la science, quand il n'aurait que des opinions, il faudrait qu'il s'appliquât beaucoup plus encore à l'étude de la vérité... (Mét. Γ.4, 1008b24-29)⁴

Ce dont la cynique a besoin pour agir ce n'est pas la reconnaissance d'une valeur ou d'une norme, mais l'acceptation passive de quelque chose plus faible: qu'un certain résultat possible n'est pas bon tout court, mais bon-pour-elle. Nos actions ne nous contraignent pas à la reconnaissance de valeurs, mais seulement à leurs apparences, à leurs aspects qui sont relatifs à nous. Le cynique ironise ces aspects et se détache de la portée axiologique et normative de ses propres actions.

La vie par les apparences

Une vie sans croyances, sans émotions ni désirs, est-elle possible? Je crois que oui. Est-elle désirable? Je crois que non. Qu'une telle vie soit possible signifie que, dans des circonstances extrêmes, elle peut être justifiable; mais il ne s'ensuit pas qu'elle soit justifiée. Il y a deux manières de respecter une valeur et nos personnages philosophiques

3. La traduction de Annas et Barnes est la suivante: "Those who say that the Sceptics reject what is apparent have not, I think, listened to what we say. As we said before, we do not overturn anything which leads us, without our willing it, to assent in accordance with a passive appearance – and these things are precisely what is apparent. When we investigate whether existing things are such as they appear, we grant that they appear, and what we investigate is not what is apparent but what is said about what is apparent – and this is different from investigating what is apparent itself. For example, it appears to us that honey sweetens (we concede this inasmuch as we are sweetened in a perceptual way); but whether (as far as the argument goes) it is actually sweet is something we investigate – and this is not what is apparent but something said about what is apparent." (*Sextus Empiricus* 2000: 8)

4. Barnes traduit comme suit: "...there is no one who does not obviously avoid some things and not others. Therefore, as it seems, all men make unqualified judgements, if not about all things, still about what is better and worse. And if this is not knowledge but opinion, they should be all the more anxious about the truth ..." (2014: 3428)

oublie la deuxième: elles honorent les valeurs, mais ils ne les incorporent pas dans leurs vies – elles acceptent leur fonction régulatoire, mais ignorent leur force motivante.

Une attitude sceptique peut-être un remède contre le dogmatisme, l'acceptation inconditionnelle des vérités comme définitivement établies. La sceptique a raison en cela qu'il faut toujours continuer à chercher la vérité et ne jamais penser de l'avoir acquise pour de bon. Cependant, elle rate, et néglige, une autre forme sous laquelle la valeur de vérité peut être réalisée dans notre vie, parce qu'elle ne fera jamais l'expérience d'avoir tort, d'être forcé de changer d'avis, de réviser ses opinions à la lumière de la vérité. Reconnaître d'avoir tort, être réfuté et forcé de changer d'avis est quelque chose de bien, parce que cela nous permet de honorer, voire de célébrer la valeur de la vérité, de manière active, en faisant quelque chose.

Une attitude stoïque peut-être un remède contre un certain type de la doctrine du politiquement correct, l'imposition aux autres de sentir (ou au moins de faire semblant de sentir) les émotions et attitudes affectives que nous croyons justifiées, de juger les autres non seulement par leurs actions, leurs croyances et leurs intentions, mais également par leurs relations affectives envers le monde. Dans un monde où tout le monde n'est pas stoïque, un stoïque est très limité dans la compréhension des autres. Si Fichte a raison et comprendre les autres est une condition préalable pour se comprendre soi-même, les actions de la stoïque demeureront inexplicables, à un certain degré, à elle-même.

L'attitude ironiste du cynique, finalement, est la réaction appropriée au démagogue et à la bêtise. Tandis que le menteur accepte, mais désobeit à l'obligation de dire la vérité, le démagogue ne l'accepte pas: tandis que l'idiot, le stupide, accepte l'obligation de penser la vérité, mais n'arrive pas à la réaliser, celui qui est bête la viole de son propre gré; il dit n'importe quoi et raconte des bêtises, du "bullshit" dans le sens de Harry Frankfurt. Par rapport au discours bête ou "post-factuel", l'attitude ironique est justifiée. Nous ne pouvons pas imposer aux autres les règles d'un jeu qu'ils refusent expressément de jouer. Cependant, le but de l'éducation n'est pas limité à la transmission de valeurs précises; nous devons également montrer aux autres ce que c'est que d'avoir des valeurs tout court. Nous ne pouvons le montrer que par l'exemple, en ayant nous-mêmes des désirs qui construisent quelque chose comme bon. Pour montrer au démagogue post-factuel qu'il manque d'éducation, en d'autres mots, nous devons jeter le masque ironiste et nous engager dans la défense de ce que nous considérons bons.

Conclusion: le caractère surrogatoire de toutes nos valeurs

De l'indépendance, au moins conceptuelle, mais peut-être même pratique, de nos croyances, émotions et désirs par rapport à leurs bases métaphysiques et leurs justifications épistémiques, nous pouvons conclure leur contingence: même si *rien d'autre* soit nécessaire pour fonder, expliquer et justifier nos réactions, ces réactions restent dans une certaine mesure facultatives. Entre mon enregistrement du danger et ma peur il y a une relation de fondement ("grounding"), rien d'autre est nécessaire pour l'engendrer en moi. En même temps, cependant, elle reste contingente, sa force explicative est conditionnelle sur l'existence de ma réaction.

Une autre morale que nous pouvons tirer de manière provisoire concerne la philosophie des valeurs: l'impact déontologique de toutes nos valeurs est dans le mode du bon, et non pas dans le mode de l'obligatoire. Elles ne nous prescrivent pas ce que nous devons faire (nous tirant par les cheveux, soi-disant), mais elles nous apprennent ce qui est bon à faire. Ils relèvent de la sphère du meilleur, non de celle du nécessaire.

Ce caractère surrogatoire, en mon opinion, est ce qui rend leur présence une bonne chose en soi, parce qu'il augmente, plutôt que restreint, notre liberté. C'est parce que nous pouvons, au moins en principe, suspendre notre jugement, refouler nos émotions et nous détacher de nos désirs que nos valeurs – épistémiques, morales et politiques – sont "up to us" – dans le double sens qu'elles nous appartiennent, et qu'il est à nous de les réaliser.

References

- Aristotle, 2014. *The Complete Works of Aristotle – The Revised Oxford Translation*. Princeton, New Jersey: Princeton University Press.
- Hume, David, 1999. *An Enquiry Concerning Human Understanding*. Oxford: Oxford University Press. Edited by Tom L. Beauchamp.
- Sextus Empiricus, 1725. *Les Hypotyposes ou Institutions pyrrhoniennes*. Amsterdam: ? Traduites du grec par Claude Huart.
- Sextus Empiricus, 2000. *Outlines of Scepticism*. 2 edition. Cambridge: Cambridge University Press. Edited by Julia Annas and Jonathan Barnes.